

RENÉ,
OU LE CRI D'ÉTERNITÉ

Laurent Vivat

René, ou le cri d'éternité

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persée.fr

À mon père

*« Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de
ma fosse ; après quoi, je descendrai hardiment,
le crucifix à la main, dans l'éternité »¹*

1 – *Mémoires d'outre-tombe*, Livre de Poche, 1984, tome IV, p. 737.

J'ai découvert Chateaubriand il y a maintenant longtemps. Je me suis immédiatement senti en sympathie avec cet écrivain dont je pressentais dès l'origine la formidable puissance, j'ai pénétré avec une fébrilité qui m'était jusque-là inconnue son univers sentimental et poétique, car je devinais que ce qu'il me dirait me révélerait à moi-même, je l'ai suivi dans ses marches folles contre les éléments et, à la recherche de ce que je voulais être – de ce que j'étais ? – à ce grand homme j'ai, pourquoi le cacher, cherché à m'identifier.

Mon Chateaubriand était celui de Girodet. Dès les premières pages, dès les premiers mots, il m'a envoûté, séduit, fasciné.

Envoûté, je l'ai été par ce romantique aux cheveux battus par les vents qui projetait son regard à la fois passionné et glacial dans des lointains auxquels il semblait depuis toujours s'être secrètement destiné. Je l'ai été par ce romantique qui se cherchait lui-même sur les

hauteurs des montagnes escarpées et contemplait avec un sublime mépris ceux dont il dominait, dans tous les sens du terme, la vie médiocre et monotone. Je l'ai été par ce romantique qui toujours a recherché une perspective qui de l'univers lui aurait permis de dominer la contingence pour en saisir le principe essentiel.

Séduit, je l'ai été par ce dandy qui semblait ne regarder les autres et le monde qu'à travers la sensibilité hypertrophiée de son propre moi. Je l'ai été par ce dandy qui semblait continuellement poser pour présenter son meilleur profil à un portraitiste qui depuis longtemps aurait laissé au modèle le soin d'achever le tableau. Je l'ai été par ce dandy à l'âme faustienne qui fut entraîné à la possession de l'éternel féminin pour ne donner son amour qu'à une femme, une seule, la seule qui pût incarner l'évanescence Sylphide de ses rêves d'enfant et qui jamais ne le quitta vraiment.

Fasciné, je l'ai été par ce génie qui sut donner à nos lettres une dimension inégalée. Je l'ai été par ce politique que tout portait à se détourner du pouvoir et de la chose publique. Je l'ai été par celui qui fut incontestablement l'un des phares de son siècle et dont le jeune Victor Hugo disait : « Je voudrais être Chateaubriand ou rien ».

Tel était mon Chateaubriand, celui de mon adolescence, celui que j'ai voulu retrouver dans cet essai,

celui que j'ai voulu dépasser. Chateaubriand, prince de l'esprit et des songes. Par eux, pour eux, évadé de ce qu'il appelait, non sans dédain, les « réalités vivantes », il se réfugiait, pour y régner, en un autre univers, issu des embrassements de son désir avec le rêve. Dès sa jeunesse, il fut entièrement René, son personnage devenu un type, l'homme de la révolte et de l'indépendance. Sans trêve, refusant de s'accepter seulement tel que Dieu l'avait formé, il a refait son âme, il a rêvé sa vie.

AINSI

Narcisse rêveur devant le miroir de l'eau, né hors de lui-même alors qu'il ne croyait ne reposer qu'en lui, René se projette en toutes choses, intensifié par la force de ses désirs. Mais son rêve n'est-il pas une illusoire protection qu'il s'invente ?

Amélie était morte au monde en prenant le voile des religieuses, et lui se réfugie dans des ermitages profanes où il se tient à l'écart des hommes. À chaque instant il éprouve le sentiment que la vie est une malédiction infligée et mesure combien nous sommes éphémères. Souvent il pense qu'il aurait pu ou dû mourir avant son heure, emporté par la Révolution, englouti par le Niagara ou dans un naufrage. Vacance d'une inadéquation fondamentale au monde et à soi-même, où il cherche ce qui le fuit, presse le tronc des chênes pour tenter de s'emparer de quelque chose... Mais ses bras

ne serrent que le vide, aucune femme ne se matérialise dans les landes de Combourg, où le désir a perdu d'avance sa poursuite. Sous ses assauts, les éléments se dérobent et le laissent aux prises avec ses doutes.

René est un exilé. Alors qu'il se croyait au centre du monde, il n'en occupait en fait que le rebord. Le voilà alors contraint de choisir la fuite, car par elle tout passe, s'échappe à soi, se métamorphose en autre chose, comme passent les eaux d'une rivière. L'âge de René, ce sont les premières heures de la jeunesse où, devant la vie encore neuve, le cœur ressent sous sa forme la plus aiguë ce désenchantement prématuré, cette impatience qui ronge l'âme. C'est le malaise existentiel de l'homme dans les ruines qui refuse le travestissement des choses généré par l'écoulement du temps. C'est la vacuité tragique de l'être dans le monde, qui rejette la réalité au nom de la supériorité de ses chimères.

Ce long cheminement fait d'hésitations, d'incertitudes, de tentatives multiples, est aussi celui qui mène à la redécouverte et à la construction de nous-mêmes, au cœur d'un monde qui nous appartient. Comme René, nous sommes au confluent de deux époques, à l'heure du bilan de toute une culture, face à un nouveau millénaire qui fascine et fait peur. Comme René, nous cherchons à faire face à la chute des cosmogonies qui ont entraîné le sens avec elles et laissent l'homme affronter

seul, ou avec un dieu, sa tragique condition. Comme René, nous voulons donner dignité et grandeur à une ère dont nous ignorons encore tout. Notre temps trouve en lui ce qui lui fait si cruellement défaut, la puissance créatrice d'une conscience qui ne se satisfait jamais de ce qu'elle a, qui cherche sans cesse à dépasser la contingence en se dépassant elle-même, et s'élève à la pensée de ce qui ne passe pas.

René n'est pas l'expression d'un lyrisme désabusé mais le cheminement de celui qui se révèle à lui-même, celui d'Orphée qui, après sa descente à l'Hadès, révélerait aux hommes une Eurydice ressuscitée. Pour s'atteindre, il se quitte, se jette en un lointain d'objets, d'hommes, de paysages à travers lesquels il peut se réaliser dans la cristallisation de ce moment magique où l'espace de la vie semble soudain se creuser en tous sens devant la conscience désirante et où le futur se fait promesse.

Le cri de René est cette projection dans ce qui le dépasse et le constitue à la fois, un point qui embrasse tous les temps, présent sans passé ni avenir, sans commencement ni fin. Ce dépassement du temps par le temps, du monde par le monde, de la conscience par la conscience, l'amène à retrouver le pouvoir de réfléchir l'absolu, là où les replis et les détours du cœur et de l'âme humaine masquent ce miroir d'éternité que tout homme porte au fond de lui. Se penchant vers lui-